

A ma mère

Vivre avec la mort

*L'absence est une dure présence. Je m'avance sur le chemin
d'où le vent seul revient. Les rappels de l'être qui a été à
mes côtés me pénètrent en même temps que les images s'effacent...
Nous sommes témoins d'un silence.
J'irai, j'irai vers le pays de personne.*

Maurice Chappaz, *Le livre de C.*

Daniel Marguerat

Vivre avec la mort
Le défi du Nouveau Testament



ÉDITIONS
CABÉDITA
2013

PAROLE EN LIBERTÉ
Une collection dirigée par Daniel Marguerat

Couverture: Vitrail de la chapelle Saint-Joseph à Puimisson (Hérault).
Photo Michel d'Aleman

© 1987 (3^e édition 1997). Editions du Moulin

© 2013. Editions Cabédita, CH-1145 Bière, 4^e édition revue et augmentée
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-678-1

La tante Marie est morte

La tante Marie est morte. La dernière nuit, elle l'a passée à appeler ses neveux et ses petits-neveux. Dieu sait combien nous avons dû être proches dans sa pensée, cette nuit-là, dans ses cris, dans ses prières, à habiter sa nuit.

Son dernier geste, paraît-il, a été de saisir le bras de l'infirmière qui passait retendre les draps, de saisir ce bras avec une énergie surprenante, comme pour dire: «Je suis encore là», ou «J'ai peur». Elle est morte au matin.

Et depuis, tout a tourné à la ouate. On parle feutré. On entre et on sort doucement de la chambre, dans un glissement discret. Saveur douce-amère de la mort. On use de l'imparfait, à mi-voix, comme pour ne pas réveiller celle qui s'est endormie sans nous attendre. Et l'on regarde, à distance, ce corps allongé. «Mon Dieu, qu'elle paraît petite!»

J'étais allé la voir deux jours auparavant. Le temps d'acheter un bouquet, de trouver l'hôpital en haut de la petite ville, et l'heure des visites était presque passée. Derrière la porte bleue, le lit, le duvet rond, et son visage échoué sur le grand oreiller. Une nuque qui se soulève et retombe, le regard de celle qui s'excuse de partir. Le choc... c'était elle, mais creusée, décharnée; on aurait dit une momie dans un univers propre. Je l'ai regardée un moment souffler à petits coups.

La tante Marie...

La plus solide des sagesses m'a été enseignée par elle, quand elle tournait sa polenta ou quand elle préparait l'écuelle pour ses chats. Un coup d'œil lui suffisait.

– Ah, mon petit, tu n'es pas fier de toi aujourd'hui!

Ou bien, je lui disais :

– Tu parles toute seule, tante Marie ?

– Mais non, je parle au Bon Dieu, tu sais bien qu'il écoute toujours!

Inutile de lui faire dire Dieu plutôt que Bon Dieu.

– Ça te gêne, ou quoi, que je le trouve bon ?

C'est d'elle que j'ai appris le rythme des saisons, la clarté du regard, la montée du soir, le temps nécessaire à cicatriser les déceptions. Elle parlait comme si elle réfléchissait tout haut, courbée sur son poêle à introduire une bûche ou juchée sur un tabouret à fouiller dans ses réserves. J'allais vers elle comme on part pour une retraite, aux sources de je ne sais quelle sagesse venue d'en deçà d'elle. Il me semblait, à l'entendre, que se recueillait dans ses mots l'art de vivre des générations en arrière, comme dans ses gestes culminait un savoir-faire ancestral. Ah! l'agilité de ses doigts à la table de couture! Elle n'avait pas été mère, mais combien d'entre nous sa robuste présence avait aidé à grandir? Combien avaient été, par elle, enfantés à la vie adulte?

Sur la voiture et la télévision, et même sur le téléphone, elle avait le regard émerveillé et craintif de l'enfant. Peut-être bien que d'elle, aussi, j'ai appris à accueillir l'enfant qui gît en moi.

Tante Marie! Mais qui aujourd'hui soupçonnera toute sa vie, sa volonté, son énergie, dans ce corps pâli, froissé de rides, recroquevillé sous le drap trop blanc? Qui devinera sa force dans cette dégringolade du corps jusqu'à la raideur prostrée des grabataires? Six

mois d'hôpital l'ont fait glisser, comme en un linceul, dans l'ennui anonyme des vieux qui ne peuvent plus bricoler, ni s'habiller, et qui bavent en avalant leur soupe.

A cet instant, devant ce visage qu'un frémissement parcourt encore, j'ai détesté la fin de la vie. J'ai détesté la vieillesse. J'ai détesté cette longue descente aux enfers où les vivants nous sont déjà arrachés. J'ai haï mon impuissance à la sauver des eaux noires de la mort.

Et j'ai eu peur. Non pas de la mort, mais de mourir. Peur de devenir ce corps misérable et grimaçant, résidu de vie, que seul le souvenir parvient à faire aimer. Oh, la montée en moi de la colère et du dégoût. Mort, ma nausée te salue...

J'ai posé les fleurs – mais pour qui ? Et je suis sorti.

Demain, il faudra que j'aïlle nourrir ses chats.

La mort escamotée

Mourait-on mieux autrefois ?

Longtemps, à la mort de quelqu'un, les proches étaient heureux de pouvoir dire : « Dieu merci, il a eu le temps de se préparer. » Maintenant, pour la première fois dans l'histoire, on se rassure : « Par bonheur, il ne s'est rendu compte de rien. » La mort épouvante-t-elle aujourd'hui plus qu'hier ?

LES SIGNES EFFACÉS

Entrez dans une cathédrale, ou dans une église romane comme Romainmôtier ou la Madeleine de Vézelay ! Vous y trouverez des scènes qui ont disparu de nos églises modernes : démons grimaçants, diables à queue fourchue enfournant des corps dans des brasiers, ou alors mise au tombeau de la Vierge. Et puis la « mauvaise mort », fréquemment représentée dans l'art roman, celle du riche qui avait laissé croupir de misère à sa porte le pauvre Lazare. Sur le porche de Moissac ou d'Autun s'étale, immense et superbe, dominant le fidèle à son entrée, le tableau du Jugement dernier avec son double cortège d'élus et de damnés. Voilà le passant averti : la mort est à ses trousses !

En visitant ces vieilles églises, on voit se multiplier sous nos yeux les signes de la mort. Ils ont disparu de nos temples aujourd'hui, comme disparaissent de nos rues les convois funèbres et les vêtements de deuil. On ne meurt plus chez soi, mais dans l'isolement aseptisé des hôpitaux. Les rites funéraires perdent progressivement leur sens, chassés de l'église de tous les dimanches, l'église des baptêmes et des mariages, pour se dérouler à l'abri des regards et de la vie. A l'hôpital, jadis créé pour aider à mourir, le bon malade est celui qui, même atteint d'un haut mal, guérit.

APPRIVOISER LA MORT?

Aujourd'hui, on ne meurt plus, on meurt *de quelque chose*. Apprenez la mort de votre voisin, vous demanderez : « De quoi est-il mort ? » Et vous vous persuaderez que son cœur, son stress, ses cigarettes ou son goût du risque y sont pour beaucoup. Vous en conclurez que cette mort était la sienne, qu'elle est en quelque sorte son œuvre, et peut-être vous félicitez-vous en secret d'être indemne de ces vices-là. Maquillée en maladie, ramenée à des causes, la mort est escamotée. On s'ingénie à ne plus voir, derrière les morts individuelles, se profiler celle à qui les Anciens mettaient une majuscule : la Mort. La mort universelle, la mort de tous.

Ramener la mort à une cause, quelle qu'elle soit, c'est tenter de l'appivoiser. L'intégrer aux causes communes, comme un accident évitable. La coloniser par des théories explicatives. La faire nôtre en quelque sorte, prévisible, explicable, ramenée à une logique de cause à effet : il est mort de...

La mort n'est plus, dès lors, que le résultat d'un comportement risqué ou de soins inappropriés. Un professionnel de la santé le dit on ne peut plus clairement : « Nous vivons avec l'idéal clinique construit au XIX^e siècle à partir des pathologies infectieuses et de populations jeunes. En jugeant l'activité de soins par rapport à la guérison promise, la mort devient un échec thérapeutique. Elle a perdu son sens et est devenue un problème médical (...). Pourtant, la mort et la maladie auront toujours le dernier mot ! »¹

La sagesse universelle le dit à l'unisson : la mort est imprévisible. L'humain ne connaît pas l'heure de son trépas. Il ignore quand viendra la fin, même s'il dispose au final d'une petite marge de liberté qui permet aux malades en fin de vie de mourir plutôt ce jour-là qu'un autre. Mais fondamentalement, l'agenda de sa mort lui échappe.

L'Évangile de Luc nous livre cette petite parabole du riche paysan dont la mort soudaine déjoue les plans ; il fait des projets pour agrandir ses greniers et engranger sa récolte, ignorant que « cette nuit même, ils te réclament ta vie » (Lc 12,16-21). Derrière ce « ils » impersonnel se cache moins Dieu que les anges de la mort, venus redemander à l'homme le souffle qui lui a été prêté. Ainsi est scellé, tragiquement, le sort de l'avare ! Une plaisanterie circulait dans l'Antiquité : le comble de l'avarice, disait-on, c'est quand un homme rédige son testament et mentionne son nom à la place de l'héritier (Hiérocès, *Philogelos* 104) ! Pareille dénonciation de l'avarice fait fond sur une conviction anthropologique : l'homme ne sait pas quand s'achèvera sa vie, et au moment imprévu, il perd tout.

¹ Journal *Le Temps*, 13 mars 2013 (propos de Charles Kleiber).

L'inattendu de la mort met en procès la logique d'accumulation. De cette banalité, il nous faut retenir le trait : la mort, par définition, échappe à la maîtrise humaine. Elle survient. Même pour celui qui « se donne la mort », comme on dit, la mort survient. Notre vie n'est pas parachevée par la mort, mais brisée par elle – même si, comme je le pense, le bien-mourir relève du bien-vivre. Mais justement, seul le mourir est à notre disposition, pas la mort. Ce que nous pouvons peut-être maîtriser, et encore dans le meilleur des cas, ce sont les conditions du mourir. La mort surgit dans l'intrigue de nos vies à la manière d'un au-delà de la vie, un au-delà de ce que nous connaissons, un au-delà de ce qui nous est propre.

Claude Pantillon, un pédagogue suisse trop tôt disparu, écrit : « Oui, la mort reste un mystère, un scandale, une angoisse qui ne perd point de sa force ; et l'Évangile n'a rien d'un vaccin contre sa morsure. Jamais on ne dispose de la mort, elle est impossible à rationaliser, à justifier, à expliquer, et même alors tout cela ne lui ôte pas sa pointe. D'ailleurs, les mourants révoltés, scandalisés, criant leur amertume et leur détresse, sont là pour nous le rappeler, et déranger tous les amateurs de tranquillité. »²

ON NE MEURT PLUS COMME AVANT

Selon Philippe Ariès, qui a étudié l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours, un type nouveau de

² « La mort confisquée », *Bulletin du Centre Protestant d'Études* 28/1-2, Genève, avril 1976, p. 29.

mourir est apparu au XX^e siècle³ : « Tout se passe dans la ville comme si personne ne mourait plus. » Naguère, les rites de la mort occupaient le temps et l'espace. Le décès était « une grande cérémonie publique que le défunt présidait ». Il était prévenu, il avait mis ses affaires en ordre, et la famille l'assistait pour les derniers instants. Aujourd'hui, « les mourants n'ont plus de statut et par conséquent plus de dignité. Ils sont des clandestins, *marginal men*, dont on commence à deviner la détresse ». Le mourant « est devenu, quoique bien soigné et longtemps conservé, une chose solitaire et humiliée ».

Après la fin, le voisinage et les amis, avertis, venaient s'incliner sur son corps et visiter la famille. Ses funérailles rassemblaient toute une communauté et, même enterré, il ne quittait pas tout à fait le monde des vivants : ses proches portaient le deuil pour une longue quarantaine, une pierre tombale perpétuait son souvenir et on allait rendre visite à son tombeau. Mais le sens même du « deuil » a disparu de nos jours. Au rituel séculaire de la prise de deuil, qui frappait de réclusion pour une longue période la famille proche, a succédé dès le milieu du XX^e siècle son interdit social. Il était désormais défendu d'afficher sa peine et recommandé d'éviter de s'habiller de noir. Un sociologue britannique a parlé de la « pornographie de la mort » pour dire qu'elle devenait le principal paria du monde moderne.

Dans les traités sur l'art du bien-mourir, qui ont forgé la piété médiévale, on ne s'étonne pas de lire cette prière en latin : *De morte repentina libera nos Domine* – « De la mort subite,

³ *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours* (Points Histoire 31), Seuil, Paris, 2001, pp. 180-181, 217, etc.

INTRODUCTION	7
LA TANTE MARIE EST MORTE	7

CHAPITRE 1

LA MORT ESCAMOTÉE.....	11
Les signes effacés.....	11
Apprivoiser la mort?	12
On ne meurt plus comme avant.....	14
Le chemin de tous les vivants	16
La peur de mourir a une histoire	17
Le poids du silence.....	19
Les consolations perdues.....	20
Le Seigneur a repris	20
C'est la faute d'Adam.....	21
Après, nous ressusciterons.....	22
Trois réponses confrontées à la Bible	22

CHAPITRE 2

LA MORT MYSTÈRE.....	25
Dieu de la vie	25
Le pays de l'oubli.....	26
Oser le cri.....	28
Le combat de Jésus contre la mort.....	33
La mort qui tue la vie.....	33
Le refus des explications perverses	35
Pourquoi?.....	35
Se convertir.....	37
Le rêve qui tue	39
Non coupable.....	40
L'angoisse de Jésus devant la mort.....	41

Ce mystère nu	43
Une parole de confiance.....	44

CHAPITRE 3

LA MORT EST AILLEURS	45
La confiance est morte	45
Le salaire du péché.....	46
Des morts vivants.....	47
La mort en pleine vie.....	49
Le voyage inversé.....	50
Sauvés du néant.....	51
Le défi de la foi.....	53
Là où je vais.....	55

CHAPITRE 4

UNE VIE APRÈS LA MORT?	57
Parler en images	58
Par-delà le mur de la mort.....	60
La question de la justice.....	61
Une croyance, pas une explication.....	63
L'incroyable Pâques	64
L'humain, tout l'humain	65
Tout autre et pourtant même	67
Si l'âme seule est précieuse... ..	68
Réincarnation ou résurrection?.....	69
Cinq points de rupture.....	71
Les raisons d'un succès	72
L'offre de la seconde chance	74
Un jour, la vérité de ma vie... ..	77
Le joyeux cortège.....	78

Table des matières

Une mystérieuse solidarité.....	79
N'en faisant qu'un seul.....	81
Un nom sur une tombe.....	82

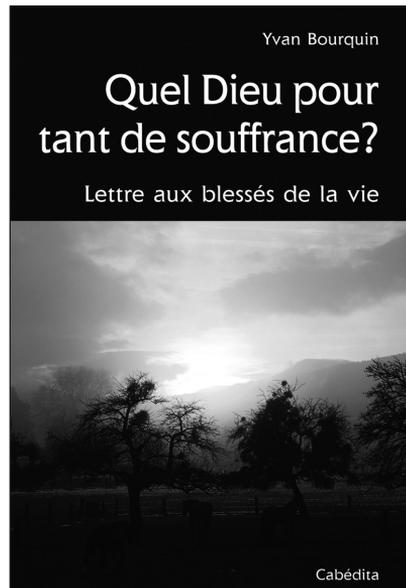
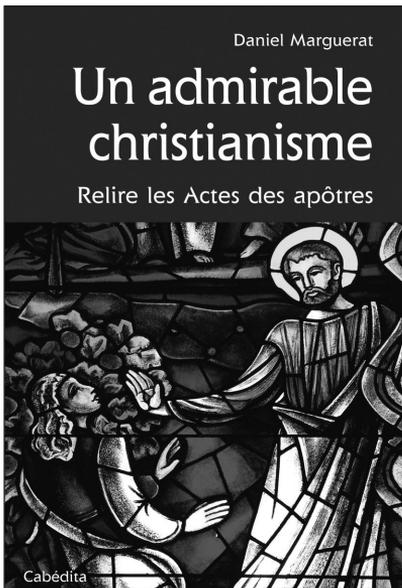
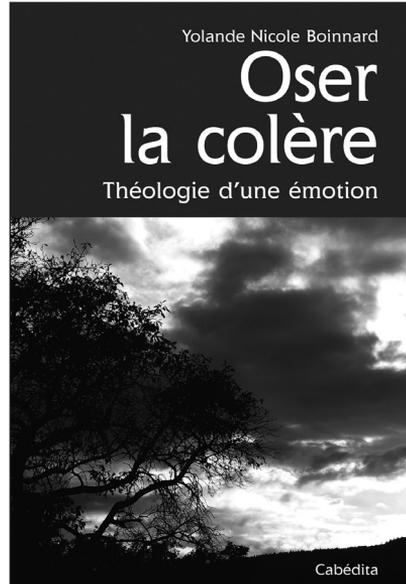
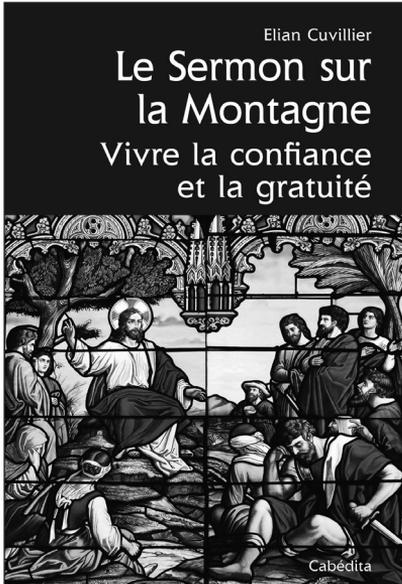
CONCLUSION

LA MORT À VIVRE.....	85
La mort, frontière de la vie.....	85
La mort qui tue la vie.....	87
La mort, passage.....	88

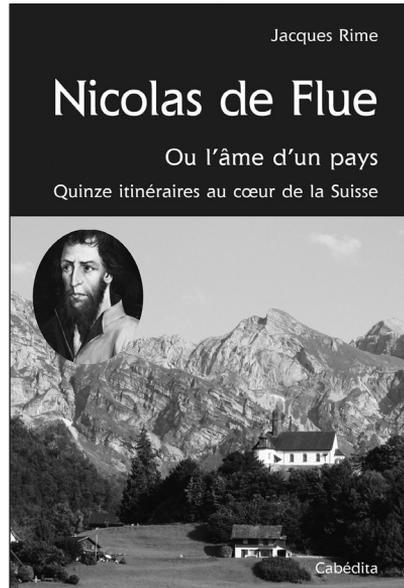
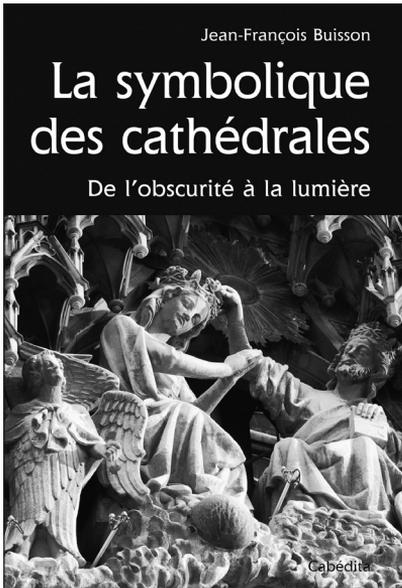
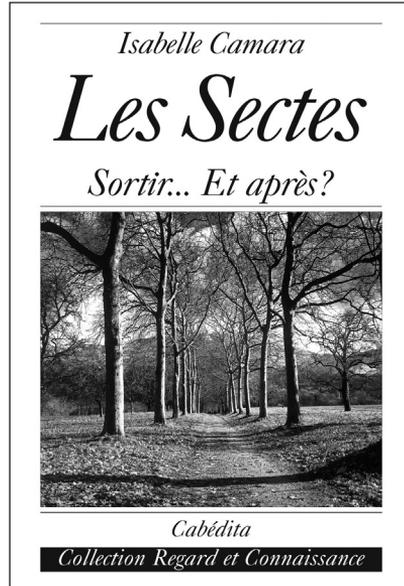
POUR EN SAVOIR PLUS.....	89
--------------------------	----

TABLE DES MATIÈRES.....	90
-------------------------	----

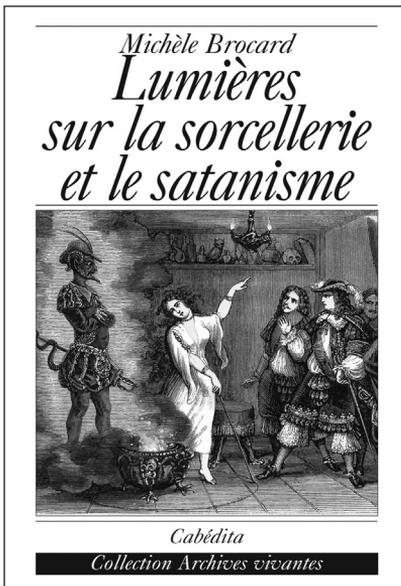
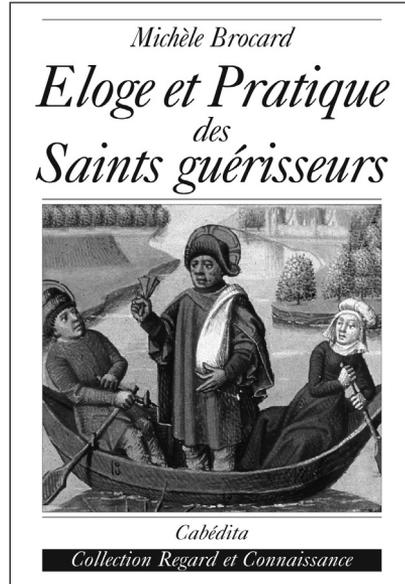
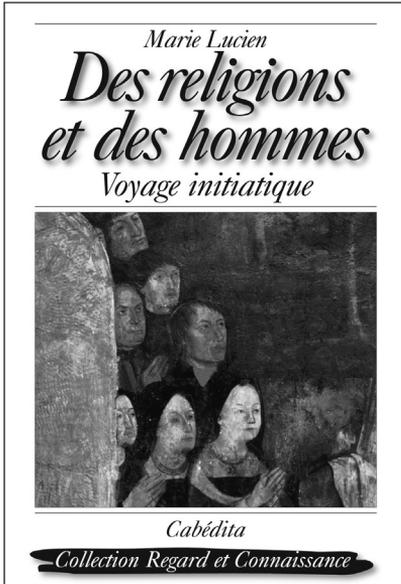
Même éditeur



Même éditeur



Même éditeur



*Achévé d'imprimer
le quinze octobre deux mille treize
pour le compte des Editions Cabédita à Bière.*

Mise en pages : Pierre Maleszewski - PAO graphique

Correctrices : Valérie Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à :

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch
Téléphone
0041(0)21 809 91 00

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse